



remariage impossible de l'unique frère de Jean Chastel deux fois veuf. Et le tir de Jean Chastel, le 19 juin 1767, mettait fin à l'histoire d'une bête féroce, mais sur le papier seulement, puisque d'autres décès suspects sont constatés après cette date, le dernier en 1770 à Pradelles.

Le doute n'était plus permis, mais il manquait encore une pièce du gigantesque puzzle. Le comportement de l'évêché de Mende a été flou, son syndic perturbé, et le chasseur Antoine trop sûr de son coup. C'est à l'archevêché d'Albi, dont dépendait Mende, qu'une clef de l'énigme avait été soigneusement cachée. J'avais déjà mis l'accent sur la visite somptuaire de l'archevêque d'Albi à son cousin, l'évêque de Mende, en septembre 1764.

Depuis 250 ans, un panégyrique de Bête en Gévaudan a occulté les vrais raisons de sa naissance et de sa survie dans des circonstances demeurées obscures. J'en avais déjà acquis la certitude en 2004, au terme d'une longue recherche généalogique sur ma propre famille éparpillée sur ce même territoire. Même si aucun climat de terreur ne transparaisait dans les actes notariés ou les registres paroissiaux, je ne disposais pas encore d'éléments suffisants pour asseoir une conviction naissante. Puis, au fil des années, se sont entassées des constatations diffuses qu'il a fallu classer, pour s'apercevoir qu'aucun animal ne pouvait occuper le rôle central dans le déroulement d'un drame si bien localisé et étalé sur trois années.

J'ai donc laissé de côté les recherches sur une origine animale, et j'ai privilégié l'approche d'un environnement humain. Un axe s'est rapidement dévoilé en direction d'un membre de la famille Chastel, dès la constatation effarante que toutes les victimes de la période 1766-1767 appartenaient à la parentèle d'un même Chastel.

Mais cela n'expliquait pas tout. J'ai dû analyser la chronologie et les trajectoires des crimes. Et je me suis aperçu que l'année 1764 avait connu une animation exceptionnelle autour de Langogne, puis en Margeride (et non dans le Gévaudan tout entier) avec des débordements en Auvergne et dans le Rouergue dès fin 1764. Il a suffi de séparer les victimes apparentées au suspect numéro un, des autres victimes qui résultaient d'un mode opératoire différent et d'un autre mobile. Et on aboutissait ainsi à deux lots de victimes très distinctes en 1764.

Pour parvenir à un résultat fiable, il a été nécessaire de fouiller la généalogie de plusieurs familles, parfois sur un demi-siècle. Ce fut l'objet principal de mon livre de 2010 qui a dévoilé des liens familiaux entre des familles du Malzieu et de Langogne, entre les Chastel et les deux représentants du duc de Mercœur à Saugues et au Malzieu, entre des Lafont présents dans plusieurs villages touchés par les crimes, et entre les patronymes les plus sévèrement touchés (tels les Hugon).

Ce ne fut pas suffisant pour résister à une vague médiatique locale qui visait à consolider l'apparition d'une bête mystérieuse anthropophage jamais vue ailleurs. Mon dernier ouvrage de 2012 a détaillé d'autres preuves résultant d'un

Que s'était-il passé à Albi?

Le 29 mai 1764, un mois après le décès de la Pompadour qui avait considérablement affecté le roi Louis XV, était survenue la mort de l'archevêque de Cambrai. Et le duc de Choiseul a immédiatement réservé ce poste de prestige à son jeune frère chouchouté d'Albi. Ce dernier s'installe ainsi à Cambrai en octobre. Et il a bien fallu lui trouver un remplaçant à Albi. Quelle belle aubaine pour le duc de Choiseul, très calculateur, qui a saisi l'opportunité pour donner à son ami de Bernis l'occasion d'exercer ses fraîches fonctions d'ecclésiastique. Bernis, ordonné prêtre en 1760, est élu archevêque d'Albi le 9 juillet 1764, consacré le 5 août, et installé en octobre.

La venue de ce haut personnage de l'Etat à Albi aurait pu passer inaperçue à Mende, s'il n'avait pas été apparenté directement aux Chastel de Condres, d'où étaient issus les Chastel de Servières, berceau de ceux de La Besseyre. Le père de de Bernis était venu se marier à Langogne le 18 janvier 1697.

Il n'a fallu que quelques jours à ce nouveau prélat pour apprendre (sans doute par sa parenté langonnaise) qu'un Chastel était impliqué dans des crimes de sang. Dès lors, tout a été organisé pour ne pas donner au patronyme Chastel une publicité préjudiciable à la notoriété de cette honorable famille, et qui aurait déteint sur celle de Bernis. Et comme la Presse avait largement contribué à dessiner une bête mystérieuse et cruelle, il a suffi de ne pas entraver la diffusion des articles du Courrier d'Avignon, pour donner au drame une envergure nationale, sans jamais évoquer le nom de Chastel. Et c'est pourquoi la fameuse prime de 6000 livres fut dirigée non pas sur le Gévaudan, mais sur l'Auvergne où se situait La Besseyre, «là où l'on voit le plus souvent la bête», mention portée par Antoine lui-même sur son plan de chasse.

Le déroulement du drame apparaît alors sous un autre angle. Le dossier est complexe où s'entremêlent l'obscurantisme du clergé et des enjeux politiques égoïstes. Histoire et légende ne font pas bon ménage. Les deux ont existé surtout hors du Gévaudan. Et les victimes sont hélas bien réelles.

Un condensé en sept clefs essentielles permet d'y voir plus clair, en 36 pages cartonnées couleur au prix de 9 €

André AUBAZAC  
mars 2017